

2

Tout a commencé quand mes parents et moi avons passé des vacances à Pornic, dans un appartement de location. Mon petit frère Gaël vient de naître. Est-ce par compensation ou bien par volonté de me trouver une activité saine qui passe pour sérieuse à leurs yeux que mes parents m'ont inscrit au cours collectif de tennis ? Je ne sais. En tout cas, je me trouve – sans avoir le souvenir d'en avoir formulé la demande – habillé de pied en cap et prêt à recevoir ma première leçon. Les courts se situent tout près du littoral, entre le golf et le casino. On sent que la mer est là, toute proche. On peut s'y rendre à pied. « Parfait pour toi, Alain, à Pornic nous respirons », dit mon père.

Je vais sur mes huit ans, nous habitons le reste de l'année pas très loin de Massy, dans l'Essonne, et je suis élève de CM1, sans problème apparent. L'année s'est bien passée. À la rentrée, ce sera le CM2 et l'inférieure litanie des devoirs à la maison qui recommencera. Les vacances, si longues, favorisent la pratique de nouvelles activités.

Je me souviens très bien que pour choisir ma première tenue, mon père m'a amené dans un magasin de sport du centre de Pornic. Et nous sommes vite tombés d'accord sur un ensemble short-chemise blanc un peu trop grand qui n'est pas loin de ressembler à celui d'un communiant.

« Cette tenue-là te va vraiment bien », me dit-il en reculant d'un pas.

Je me tiens droit, n'osant bouger, ne sachant pas quelle posture adopter, ne voulant pas faire le faux mouvement qui froissera le tissu.

« Non, c'est elle qui te va le mieux. On va la prendre. On dirait un vrai pro là-dedans. »

À ces mots, il m'adresse une petite tape derrière l'épaule et je sens sa main forte rebondir sur moi. Il paraît si joyeux.

Je commence à habituer mon corps à ce nouvel habit. J'ose une modeste imitation : la petite foulée du vainqueur qui monte au filet pour saluer l'adversaire, puis l'arbitre de chaise, avant de s'incliner vers les spectateurs de chaque gradin.

Fétichisée autant que portée, cette tenue fera vagabonder mon imagination tout l'été. La chemise blanche est à manches courtes, de très fines rayures bleues la strient verticalement, un poinçon bleu et rouge est cousu sur le pectoral. Une fois rentré à la maison, dans le canapé de la location où je dors, je me rends compte avec effusion que je partage avec l'immense Björn Borg le même écusson Fila. Nous appartenons à la même confrérie, lui et moi.

Pour mimer le chic, j'actionne indéfiniment les boutons-pressions. Le produit est de belle facture. Ces rivets dont le pourtour d'acier finit habituellement par s'éroder ou rouiller n'ont jamais cédé. Le short est d'un blanc immaculé et les poches munies de renforts. On peut y glisser des balles. Trois jeux de chaussettes en coton blanches, portées haut sur le mollet. Pour les tennis, les Nastase forcément, le must, blanches, barrées des trois bandes bleues de chez Adidas.

Incroyable que je ne m'aperçoive pas que tout aspirant tennisman arbore à quelques détails près la même tenue que moi. Je me crois unique. Sûrement que je le suis.

Plus patient et attentif est le choix de la raquette pour laquelle nous revenons le lendemain au même magasin, faisant le constat que ma belle tenue ne peut s'accommoder ni s'accorder à la vieille raquette qu'on me prête chaque jour pour jouer.

Ma première vraie raquette !

Mon père, qui a le génie du contact humain, sait par un rapprochement décontracté tirer le meilleur parti d'un vendeur. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire il s'en fait un camarade ou même un ami dont il possède vite le téléphone. Un problème avec la télé ? « Tiens, je vais appeler Marc de Panavision. » Et le gars répond, content de rendre service à mon père. Pour n'importe quel espace quadrillé de notre quotidien – la voiture, le jardin, le grenier, le toit – mon père a quelque part un copain qui a

pour nous une solution. Cela a beau horripiler ma mère, et me faire secrètement honte, le résultat est quand même qu'avec mon père les choses, du point de vue matériel, ne tardent pas à s'arranger.

Il s'entretient donc là depuis vingt minutes avec « le spécialiste » du rayon cordage du magasin de sport du centre commercial dont il s'est fait depuis hier presque un ami. Pour moi, il veut tout connaître des nouveaux modèles et savoir pour le tamis, pour la tension, pour la protection, etc. Pendant ce temps, je livre mes narines à l'odeur particulièrement enivrante des balles de tennis tout juste tirées des boîtes où elles sont comprimées et fraîchement servies. Le nectar vivifiant propage sa fièvre.

Mon père revient jusqu'à moi. Avec le vendeur, ils me mettent la graphite entre les mains, puis le monsieur me demande de tenir le manche du bout des doigts pour voir si elle touche par terre. Je suis venu avec ma tenue toute neuve qui a dormi sur une chaise à mes côtés, parfaitement pliée. Je reste comme ça un moment jusqu'à ce qu'ils décrètent que la vingt-trois pouces est la bonne. Le monsieur me montre un geste à répéter que contrefait assez mal mon père à côté de lui.

« Comme ça, Alain. Regarde. Comme ça. Et comme ça après. »

Je fléchis les genoux et laisse partir le coup en accompagnant le mouvement le plus loin possible, le regard droit porté sur une ligne fictive, comme on me le demande.

Peut-être mon premier point gagnant, certainement mon premier renvoi de fond de court, mon premier été dédié à un quadrilatère de 23,77 mètres sur 10,97.

Ma tenue est flambant neuve, magnifique donc, j'en tire pleine fierté – et je comprends que mes parents ont aussi trouvé avantage à ce que j'abandonne là, dans cet échange de vêtements, mes tenues de Spider-Man ou de Davy Crockett. Sans le savoir, je franchis un cap et entre dans la cour des grands en mettant les pieds pour la première fois sur un court de tennis.

Nous voilà sortant du magasin, moi si faraud, à découvrir un jeu que je mime déjà, avec au poignet, ultime achat de mon père pour compléter ma panoplie, un bracelet-éponge bleu marine, couleur dans laquelle peut s'incruster saleté et sueur sans qu'on les voie, plus un bandeau serre-tête de la même matière et de la même couleur. Ô comme je jubile ! Jamais je n'ai ressenti autant de fierté qu'en sortant de ce magasin de sport de Pornic avec ce bandeau ceint sur le front.

Dès le lendemain, je me présente au cours de tennis et dès le lendemain tout le monde sait.

« Alain, répète à maman ce que le prof a dit », me presse mon père.

Je m'approche de ma mère qui tient Gaël dans ses bras, sa grosse tête de nourrisson posée sur son sein, et je déclare, presque surpris que ces mots m'aient été adressés :

« Le prof a dit que j'étais un joueur de tennis-né.

— Et ça te plaît ? me demande ma mère.

— Oui, beaucoup. »

Pourtant mes connaissances en matière de tennis sont très limitées. Je possède l'habit mais je n'ai pas le métier. Revenant de mes premiers cours tout en longeant la longue allée de pins jusqu'à la résidence, je me soucie surtout que j'ai très peu pratiqué et que c'est sur ma seule attitude – et je me demande bien ce que veut dire par là mon professeur, un dénommé Jeffrey qui en impose par son élégance sur le court et le galbe de ses mollets ronds et bronzés – que j'ai été remarqué.

« Un joueur-né », a-t-il dit.

Jeffrey est le premier à m'avoir adoubé comme « tennisman ». Je trouve que le mot sonne joliment et m'amuse à le traduire : « homme de tennis », « homme qui joue au tennis », « homme toujours habillé en joueur de tennis ». Cette idée trotte en moi et m'emmène déjà loin, tout comme au magasin, en imagination.

Dès mon troisième jour – je suis inscrit pour le mois entier – dans cette nouvelle tenue, avec cette nouvelle ambition, je pose devant le Pocket Instamatic 60 de mon père, qui se baisse, fléchit les genoux et crie :

« Souris, souris bon Dieu, Alain. »

Mais je n'arrive pas à sourire. Je suis dévoré par l'esprit de sérieux et perdu dans mes rêves de gloire. Après les cours, en rentrant à la location habillé en tennisman et en faisant traîner, tourner ou sauter dans les airs ma raquette, je me

vois jouer de grands matchs et m'imposer. Pourtant, je suis affreusement maigre, pas très grand, mon dos paraît voûté, j'ai les genoux cagneux. Je me tiens tout tordu car en réalité je ne sais pas vraiment évoluer facilement dans l'espace. Le tennis m'aide à me « placer ». On se demande ce que je peux bien renvoyer comme balle et même comment je peux tenir ma graphite avec ces bras dont aucun muscle n'est dessiné. Mes cheveux me tombent sur les yeux. Le bandeau n'y résiste pas. Un des premiers trucs que m'impose Jeffrey est de m'envoyer chez le coiffeur, au salon Act Tiff' de Pornic.

Un enfant délicat, encore un gringalet, qui n'a pas encore pris tous ses repères et paraît étourdi. Voilà ce que je suis. Mais en mon for intérieur, ma chimère tourne à plein régime.